

## 1. Ouverture

En épigraphe de son roman *La Peste*, paru en 1947, Camus cite cette phrase de Daniel Defoe, l'auteur de *Robinson Crusoe* mais aussi d'un *Journal de l'Année de la Peste* : « Il est aussi raisonnable de présenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de présenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas. » Avec cette phrase, l'auteur nous propose une double clef de lecture :

- il faudra lire l'emprisonnement évoqué dans le roman (le confinement que l'on subit lors d'une épidémie de peste) *aussi* comme une autre forme d'emprisonnement (par exemple, à échelle historique, celui de l'Occupation pendant la Deuxième Guerre mondiale, et aussi, à échelle idéologique, celui de tout totalitarisme, mais aussi, à échelle philosophique et métaphysique plus générale encore, celui du Mal et de l'Absurde qui frappe la condition humaine). Le lecteur sera donc invité à ne pas se contenter d'une lecture monophonique, mais à **faire coexister en même temps plusieurs niveaux d'interprétation**, « sur plusieurs portées » comme l'écrivait Camus à Roland Barthes. C'est le principe d'un texte allégorique, qui dit implicitement, *en même temps*, autre chose que ce qu'il dit explicitement.
- et il faudra admettre que la fiction peut rendre compte de **la réalité du monde**, mais sans mimétisme, à **un niveau supérieur d'allégorie**. On pense alors immédiatement au fonctionnement de textes aussi célèbres que l'allégorie de la caverne de Platon (cf cours), ou le mythe d'Er à la fin de cette même *République* de Platon (cf module 12) ou le mythe de Sisyphe à la fin de l'essai de Camus (cf module 15). Le roman pourra alors constituer un énorme **mythe philosophique** de 300 pages, dans lequel il ne faudra pas perdre de vue que fiction, repères spatio-temporels, personnages et situations nous renvoient *aussi* à des concepts abstraits qu'ils sont chargés de mettre en scène pour nous proposer *en même temps* un niveau philosophique et une manifestation possible dans le multiple de la matière.

D'où la pertinence de la question :

Dans *La Peste*, Albert Camus ne fait-il que proposer une réflexion sur l'absurdité de la condition humaine ?

## 2. Définitions

- réflexion
  - acte de la pensée qui revient sur elle-même, qui revient sur un objet afin de l'examiner. Synon. *délibération, méditation*.
  - et par métonymie : formulation orale ou écrite de la pensée, du jugement, des considérations découlant de cette activité de réflexion.
- absurdité (substantif abstrait) : caractéristique de ce qui est absurde
  - absurde : ce qui est manifestement senti comme contraire à la raison, ce qui n'a pas de sens.
  - dans un sens camusien : « Je disais que **le monde est absurde** et j'allais trop vite. Ce monde en lui-même n'est pas *raisonnable*, c'est tout ce qu'on en peut dire. Mais ce qui est absurde, c'est la *confrontation de cet irrationnel* et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. » *Le Mythe de Sisyphe*, 1942.
- condition humaine : ensemble des caractéristiques, événements majeurs et situations qui composent l'essentiel de **l'existence humaine dans notre monde**, tels que la naissance, la croissance, l'aptitude à ressentir des émotions ou à former des aspirations, le conflit, la mortalité.

## 3. Problématisation et esquisse de plan

L'épigraphe nous ayant prévenus de la **nature allégorique du récit** de *La Peste*, il faut tout de suite répondre à la question posée en montrant d'abord en quoi cette fiction reprend mais dépasse la réflexion théorique sur l'Absurde, menée en 1942 dans le *Mythe de Sisyphe* et qui sera prolongée par la suite en 1951 dans l'essai philosophique de *L'Homme révolté*. En s'inspirant des thèmes du mythe final de Sisyphe, qui avait déjà une forme allégorique, le romancier invente une fiction complète qu'il dramatise, pour atteindre un plus large public mais aussi pour diversifier les lectures possibles et donner plus d'épaisseur à sa réflexion. Car si l'on situe ce récit dans la carrière littéraire de Camus, on voit qu'il appartient à un deuxième cycle, celui de la Révolte après celui de l'Absurde : Camus ne se contente donc pas d'un constat, mais à la lumière de l'expérience historique proche, **il propose aussi des réponses**, une sorte de manuel de résistance intemporelle à l'Absurde.

## I/ PAS JUSTE UNE RÉFLEXION, MAIS UNE REPRÉSENTATION DRAMATISÉE DE L'ABSURDE

NB : Si nous partons du texte final du *Mythe de Sisyphe*, que l'on peut aussi intituler « le mythe de Sisyphe » et qui en quelque sorte résume et prolonge l'essai philosophique, comme avait pu le faire le mythe d'Er à la fin de la *République* de Platon, on voit que Camus s'est déjà réapproprié une forme fictive préexistante, mythologique, pour expliciter ce en quoi consiste pour lui l'Absurde, c'est-à-dire l'absurdité de la condition humaine, et quelle réponse on peut lui apporter. Il y avait donc déjà dans ce texte un espace-temps mythique, un personnage, des actions ET une réflexion. C'est exactement ce que propose Camus dans *La Peste*, mais dans un texte d'une tout autre ampleur, sur près de trois cents pages.

Mais il faut faire une autre remarque préliminaire : en 1947, l'allégorie de la Peste renvoie immédiatement le lecteur d'après-guerre à cette « peste brune » puis à ces totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle, qu'ils soient nazis ou soviétiques, qui ont condamné **le monde occidental** à un enfermement et un destin tragique, *en même temps* qu'elle nous invite à réfléchir au sens (ou à l'absence de sens) de **notre vie en ce monde**. Compte-tenu des bornes imposées par la question préliminaire et par le format d'une khôlle, nous mettrons de côté les analogies proprement historiques, et nous limiterons donc l'analyse de l'allégorie à ce niveau métaphysique, en cherchant dans cette fiction les transpositions de ce que sont pour Camus le Mal et l'Absurde.

### A/ Des repères spatio-temporels symboliques, permettant de donner un cadre physique à l'Absurde

1. Oran : un espace symbolique, qui rappelle celui du mythe de Sisyphe

- une ville dénaturée, « *sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire* », absolument pas typé comme une ville d'Afrique du nord, donc un cadre idéal pour l'évocation de la condition humaine. (cf les décors aussi dépouillés du théâtre de l'Absurde, de Beckett en particulier).
- une ville encerclée par des collines et la mer donc naturellement close, permettant sans peine de développer la métaphore tragique de **l'enfermement**.
- une ville en **penne**, qui permettra les descentes et les montées de certains personnages, comme dans le mythe de Sisyphe.
- quelques lieux en hauteur (bureau de Rieux, terrasse), permettant une **vision surplombante** et donc permettant de relativiser : cela se passe ici, mais cela pourrait tout aussi bien se passer ailleurs. Camus nous parle de la condition humaine, et la prise de hauteur renvoie à celle de Sisyphe qui, dans la descente, prend le temps de réfléchir à cette condition.

2. Un temps

a/ indéterminé : des événements situés en 194. , ce qui est en même temps une date an-historique, qui ne correspond à aucun de nos calendriers et donc permet une généralisation, mais aussi une date transparente et allégorique si nous lui ajoutons une unité quelconque, ce qui nous renverrait aux circonstances de la composition et de la publication du récit.

b/ cyclique, donc favorable à une incessante répétition

- importance du cycle des jours et des nuits, permettant dans la structure narrative des alternances de lutte le jour, la plupart du temps (= révolte) et de repos la nuit (= réflexion, prise de distance par rapport à l'événement). Cette structure narrative s'inspire elle aussi de celle du mythe de Sisyphe.
- importance du cycle annuel (la chronique couvre une durée d'un an)
  - distribué en cinq parties, équivalant aux cinq actes d'une tragédie = une structure ramassée, théâtrale, où tout est signifiant.
  - importance des saisons, qui scandent les différents paliers de l'épidémie : début au printemps, fin de l'œuvre en hiver. La dernière phrase annonce un retour possible, et effectivement, la structure cyclique permet d'imaginer une boucle temporelle : au printemps suivant, dans une ville qui porterait un autre nom, un autre médecin trouverait un rat agonisant sur son palier, etc. Tout peut donc recommencer, pas forcément à l'identique, mais de manière similaire.

## B/ Des personnages et des situations symboliques de la condition humaine

### 1. Enfermement, exil et solitude tragiques

- comme Sisyphe prisonnier pour l'éternité d'un châtement irrévocable et répétitif, l'homme absurde est **enfermé** dans la routine du quotidien et de ses habitudes de pensée et d'action, incapable de faire front et de trouver une solution à sa situation. Par exemple, l'administration de la ville tempore, renvoie à plus tard, ne veut pas admettre immédiatement que la situation est grave et nécessite des mesures drastiques et urgentes.
- comme Sisyphe définitivement privé de la vie sur terre à laquelle il était si attaché, une fois prise la décision du confinement, l'ensemble des habitants d'Oran sont littéralement enfermés dans les murs de la ville, dans l'incapacité de passer les postes de gardes, et donc en **exil** par rapport aux êtres chers qui sont restés ou ont été envoyés à l'extérieur, comme Rambert et Rieux sont séparés des femmes qu'ils aiment. Plus tard, en 1957, Camus publiera un recueil de nouvelles dont le titre à connotation biblique, *l'Exil et le Royaume*, symbolise cette vision d'un monde où l'Homme se sent en exil d'un monde harmonieux où tout aurait un sens, donc le contraire d'un monde absurde.
- comme Sisyphe irrémédiablement seul à subir son châtement au cœur du Tartare, chacun des Oranais, menacé de contamination, semble condamné à une **solitude** qui fragmente la société : « *Dans ces extrémités de la solitude, enfin, personne ne pouvait espérer l'aide de son voisin et chacun restait seul avec ses préoccupations.* » Mais cette solitude n'est pas seulement due à des circonstances particulières, elle est l'une des caractéristiques majeures de la condition humaine : chaque être humain naît et meurt seul, même un personnage aussi généreux que Tarrou, dont la mort apparaît d'autant plus scandaleuse : « *Et à la fin, ce furent bien les larmes de l'impuissance qui empêchèrent Rieux de voir Tarrou se tourner brusquement contre le mur et expirer dans une plainte creuse, comme si, quelque part en lui, une corde essentielle s'était rompue.* »

### 2. Des répétitions incessantes

Comment achever ce qui, selon la formule de Rambert, « consiste à recommencer » ? Cette tâche sisyphéenne est un motif récurrent dans le roman : le journaliste, coincé malgré lui par la mise en quarantaine d'Oran, est contraint de reprogrammer continuellement son évasion avortée. L'employé de mairie Grand, obsédé par la quête du mot juste, ne cesse de réécrire la première phrase de son roman. Le docteur Rieux lui-même est condamné à accomplir sans répit un travail ingrat qui lui impose de voir mourir chaque jour des innocents pour lesquels il ne peut rien. À y regarder de plus près, c'est finalement l'ensemble des Oranais qui sont réduits à visionner le même film au cinéma, à aller écouter le même opéra et à envoyer aux proches le même télégramme stéréotypé. La mise en abyme est flagrante pour qui sait que l'auteur du roman, lui-même éternel insatisfait, n'a cessé de remettre son ouvrage sur le métier sans jamais parvenir, même une fois le manuscrit sous presse, à toucher du doigt le sentiment réconfortant du devoir accompli.

<https://www.cairn.info/la-fabrique-du-chef-d-oeuvre--9782262095147-page-368.htm>

Une double traduction spatiale de cette répétition :

- les **montées et descentes** de Rambert, de « la caserne des douanes en haut de la ville » aux quais du port au niveau de la mer, rappellent évidemment les montées et descentes de Sisyphe aux Enfers et se concluent par cette définition de la peste : « ça consiste à recommencer ».
- la **figure du cercle** : Tarrou a mentionné dans ses carnets « *le plan absurde de la ville* » et de fait, lorsque la ville est close, « *on eut l'impression que les automobiles se mettaient à tourner en rond* » et que « *la ville se déversait dans les rues pour y tourner en rond* ».

C'est cette figure du cercle qui peut-être exprime le mieux l'impuissance de l'Homme à trouver un sens à une vie dirigée vers mais bornée par la mort, sans perspective de dépassement si l'on nie la possibilité d'un au-delà.

### 3. Omniprésence de la mort, absence de sens et silence de Dieu

- comme on peut s'y attendre dans une épidémie, le roman alterne décomptes de masse (qui se

chiffrent en milliers de victimes), et morts plus individualisées voire essentielles au récit : la mort dramatique du fils du juge Othon, la mort douteuse du père Paneloux ou tragique de Tarrou. Toutes ces morts, qui scandent le récit, rappellent que le plus grand scandale de cette condition humaine est ce terme auquel se heurtent la raison et son besoin de sens.

- la mort des innocents, en particulier, et la justification du Mal sur terre si Dieu existe, sont le point sur lequel achoppent tous les systèmes métaphysiques. Voir par exemple la réaction de Voltaire à l'annonce du désastre de Lisbonne et le poème qu'il a écrit à ce sujet (cf module 5). Dans *La Peste*, cette question est posée et débattue par Rieux et Paneloux, dans des dialogues nécessaires pour faire régulièrement le point et commenter l'action.

### C/ Des dialogues de théâtre pour scander la réflexion

Le récit est régulièrement interrompu par des rencontres dramatisées et des dialogues qui rappellent que Camus était tout autant dramaturge que philosophe ou romancier. C'est dans ces dialogues de théâtre que s'expriment le plus clairement des réflexions qui cette fois sont explicites et ne passent pas par des symboles que le lecteur aurait pu ne pas repérer ou savoir déchiffrer.

#### 1. Rieux et les autorités

L'absurde se niche dans le recours à un vocabulaire qui voile la réalité par lâcheté, par peur de la regarder en face. « *Il importe peu que vous **l'appeliez** peste ou fièvre de croissance. Il importe seulement que vous l'empêchiez de tuer la moitié de la ville.* » « *Vous posez mal le problème. Ce n'est pas une question de **vocabulaire**, c'est une question de temps.* » « *La **formule** m'est indifférente, dit Rieux. Disons seulement que nous ne devons pas agir comme si la moitié de la ville ne risquait pas d'être tuée, car alors elle le serait.* » Une des formes de l'absurde, c'est une **mauvaise dénomination du monde**, et le théâtre de l'Absurde posera de manière encore plus aiguë la question de l'inadéquation du langage, dans les années 50.

#### 2. Rieux et Tarrou

« *Savez-vous qu'il y a des gens qui refusent de mourir ? Avez-vous jamais entendu une femme crier : « jamais ! » au moment de mourir ? Moi, oui. Et je me suis aperçu alors que je ne pouvais pas m'y habituer. J'étais jeune alors et **mon dégoût croyait s'adresser à l'ordre même du monde**. Depuis, je suis devenu plus modeste. Simplement, je ne suis toujours pas habitué à voir mourir. je ne sais rien de plus. Mais après tout...*

*Rieux se tut et se rassit. Il se sentait la bouche sèche.*

*- Après tout ? dit doucement Tarrou.*

*- Après tout, reprit le docteur, et il hésita encore, regardant Tarrou avec attention, c'est une chose qu'un homme comme vous peut comprendre, n'est-ce pas, mais **puisque l'ordre du monde est réglé par la mort**, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers ce ciel où il se tait. »*

#### 3. Rieux et Paneloux après la mort de l'enfant

*- Je comprends, murmura Paneloux. Cela est révoltant parce que cela passe notre mesure. Mais peut-être devons-nous aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre.*

*Rieux se redressa d'un seul coup. Il regardait Paneloux, avec toute la force et la passion dont il était capable, et secouait la tête.*

*- Non, mon père, dit-il. Je me fais une autre idée de J'amour. Et je refuserai jusqu'à la mort d'aimer **cette création où des enfants sont torturés**. [...]*

*Paneloux tendit sa main et dit avec tristesse :*

*- Et pourtant je ne vous ai pas convaincu !*

*- Qu'est-ce que cela fait ? dit Rieux. **Ce que je hais, c'est la mort et le mal**, vous le savez bien. Et que vous le vouliez ou non, nous sommes ensemble pour les souffrir **et les combattre**.*

TR. La forme du récit allégorique a donc permis de mettre en scène, par les moyens propres au roman et au théâtre, la plupart des grandes caractéristiques de l'Absurde pour Camus. Mais de même que Sisyphe ne se laisse pas abattre et oppose à la violence des dieux une lucidité et un mépris qui les empêche d'avoir totalement prise sur lui, de même les personnages de *La Peste* explorent plusieurs voies pour répondre à cet Absurde. Ainsi

l'auteur ne se contente-t-il pas de le constater, mais s'engage-t-il dans un deuxième cycle d'œuvres majeures dans sa carrière : le cycle de la Révolte.

## II/ AU-DELÀ DU CONSTAT, LA RÉVOLTE CONTRE L'ABSURDE SOUS DIVERSES FORMES

Rieux - « *Il y a des heures dans cette ville où je ne sens plus que ma révolte.* »

### A/ Le refus du « suicide métaphysique » et de la soumission à une transcendance

SISYPHE - « **Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever.** » « *De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles.* »

LA PESTE - « *Sans sortir de l'ombre, le docteur dit qu'il avait déjà répondu, que s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin. Mais que personne au monde, non, pas même Paneloux qui croyait y croire, ne croyait en un Dieu de cette sorte, puisque personne ne s'abandonnait totalement et qu'en cela du moins, lui, Rieux, croyait être sur le chemin de la vérité, en luttant contre la création telle qu'elle était.* »

### B/ L'action contre la passivité, la résignation... ou la collaboration

1. Contre l'apathie ou la temporisation des autorités sanitaires, Rieux plaide pour l'action immédiate.
2. Contre le discours culpabilisateur de Paneloux (« Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité »), Rieux choisit l'action en rejetant la question de la métaphysique : « **Puisque l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux vers ce ciel où il se tait.** »
3. Après un échec (la mort de l'enfant) ou un temps de pause, le verbe qu'utilisent à la fois Tarrou et Rieux est : « recommencer ».

### C/ La solidarité pour briser le morcellement de la solitude

SISYPHE - « *Je juge que tout est bien* », dit Oedipe, et cette parole est sacrée. Elle retentit dans l'univers farouche et limité de l'homme. Elle enseigne que tout n'est pas, n'a pas été épuisé. Elle chasse de ce monde un dieu qui y était entré avec l'insatisfaction et le goût des douleurs inutiles. **Elle fait du destin une affaire d'hommes, qui doit être réglée entre les hommes.** Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose. De même, l'homme absurde, quand il contemple son tourment, fait taire toutes les idoles. Dans l'univers soudain rendu à son silence, **les mille petites voix émerveillées de la terre s'élèvent.** Appels inconscients et secrets, invitations de tous les visages, ils sont l'envers nécessaire et le prix de la victoire.

LA PESTE – Rambert : « *Il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul.* »

Différentes formes romanesques de solidarité contre la peste :

- la participation aux formations sanitaires, le regroupement de tous les personnages importants autour de l'enfant.
- la tolérance, la compréhension : Rieux comprend Rambert, Tarrou comprend Cottard.
- L'amitié :
  - *Savez-vous, dit-il, ce que nous devrions faire pour l'amitié ?*
  - *Ce que vous voulez, dit Rieux.*
  - *Prendre un bain de mer. Même pour un futur saint, c'est un plaisir digne.*Rieux souriait.
  - *Avec nos laissez-passer, nous pouvons aller sur la jetée. À la fin, c'est trop bête de ne vivre que dans la peste. Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes. Mais s'il cesse de rien aimer par ailleurs, à quoi sert qu'il se batte ?*
  - *Oui, dit Rieux, allons-y.*

## D/ Des temps de pause et de reconnexion avec le monde

SISYPHE - Cette heure qui est comme une **respiration** et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience.

On ne découvre pas l'absurde sans être tenté, d'écrire quelque manuel du **bonheur**.. « Eh ! quoi, par des voies si étroites... ? » Mais il n'y a qu'un monde. Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables.

LA PESTE - Elle [la mer] sifflait doucement aux pieds des grands blocs de la jetée et, comme ils les gravissaient, elle leur apparut, épaisse comme du velours, souple et lisse comme une bête. Ils s'installèrent sur les rochers tournés vers le large. Les eaux se gonflaient et redescendaient lentement. Cette **respiration** calme de la mer faisait naître et disparaître des reflets huileux à la surface des eaux. Devant eux, la nuit était sans limites. Rieux, qui sentait sous ses doigts le visage grêlé des rochers, était plein d'un étrange bonheur. Tourné vers Tarrou, il devina, sur le visage calme et grave de son ami, **ce même bonheur qui n'oubliait rien, pas même l'assassinat.**

Communion intense des deux hommes et de la nature (personnifiée), plénitude et simplicité, compréhension qui se passe de mots : « Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

## E/ La lucidité contre l'aveuglement

SISYPHE - « Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, **connaît** toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La **clairvoyance** qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris. » « À cet instant subtil où l'homme se retourne sur sa vie, Sisyphe, revenant vers son rocher, contemple cette suite d'actions sans lien qui devient son destin, créé par lui, uni sous le regard de sa mémoire, et bientôt scellé par sa mort. Ainsi, persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain, aveugle qui désire voir et qui **sait** que la nuit n'a pas de fin, il est toujours en marche. Le rocher roule encore. »

LA PESTE - Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car **il savait** ce que cette foule en joie **ignorait**, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.

Ce récit de *La Peste* est donc conçu en même temps comme un **prolongement de la réflexion théorique** sur l'Absurde entamée dans le premier cycle, et en particulier dans l'essai du *Mythe de Sisyphe*, et comme une **réécriture dramatisée** du petit texte du mythe qui clôturait l'essai. Camus utilise toutes les ressources de la fiction non plus pour **dire et analyser** l'Absurde, mais pour le **représenter**, le mettre en scène et lui donner autant de visages que le permettra une lecture allégorique à laquelle il invite le lecteur : la peste, c'est la guerre, l'égoïsme, l'oppression idéologique... et l'absurdité de la condition humaine condamnée au mal et à la mort sans savoir pourquoi, **condamnée à ne pas trouver de réponses dans sa confrontation avec le monde**, sauf à de rares moments miraculeux de communion. Mais Camus a dépassé le stade du constat et cherche toutes les **réponses** possibles, parce que, refusant le suicide, il faut bien trouver des raisons de continuer, de recommencer.

Il faudra lire le discours de Stockholm, prononcé à l'occasion de la réception du prix Nobel de littérature en 1957, pour voir à quel point Camus a intégré dans sa propre vie toutes les exigences formulées dans ce récit :

*Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une jouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes [...]*

*Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de tous ces hommes silencieux qui ne supportent, dans le monde, la vie qui leur est faite que par le souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.*